

Anthropologie et Sociétés



Anne-Marie PEATRICK, *La vie à pas contés. Générations, âge et société dans les hautes terres du Kenya (Meru, Tigania-Igembe)*. Nanterre, Société d'ethnologie, 1999, 571 p., tabl., illustr., bibliogr., gloss., index.

Robert Hazel

Volume 24, numéro 3, 2000

Nouvelles parentés en Occident

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015689ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015689ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hazel, R. (2000). Compte rendu de [Anne-Marie PEATRICK, *La vie à pas contés. Générations, âge et société dans les hautes terres du Kenya (Meru, Tigania-Igembe)*. Nanterre, Société d'ethnologie, 1999, 571 p., tabl., illustr., bibliogr., gloss., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 24(3), 176–177.
<https://doi.org/10.7202/015689ar>

L'ouvrage se clôt sur une rapide évocation de quelques anciens royaumes africains et de leur rencontre avec les Européens. C'est une très bonne idée, dans un ouvrage centré sur les arts de cour, d'avoir réservé pour la fin ce qui en général introduit — assez pesamment — les volumes de ce type. C'est un livre qui n'est pas réservé aux amateurs d'art, ainsi que son format, son prix et ses nombreuses illustrations pourraient le laisser croire. Les deux chapitres centraux sont d'une portée théorique plus générale; ils ouvrent des perspectives nouvelles pour des recherches comparatives sur l'art et l'histoire telle que l'ont intériorisée les acteurs des sociétés dites, à tort, « sans histoire » en dehors de l'Afrique.

Jean-Claude Muller
 Département d'anthropologie
 Université de Montréal
 C.P. 6128, succursale Centre-ville
 Montréal (Québec) H3C 3J7
 Canada
 mullerj@anthro.umontreal.ca

Anne-Marie PEATRICK, *La vie à pas contés. Générations, âge et société dans les hautes terres du Kenya (Meru, Tigania-Igembe)*. Nanterre, Société d'ethnologie, 1999, 571 p., tabl., illustr., bibliogr., gloss., index.

Proche d'une monographie sur la culture de deux populations bantoues d'ethnie meru, l'ouvrage aborde l'alliance, les mythes et le statut idéologique du Mugwe (personnage religieux), tout en portant avant tout sur leur institution centrale : le système de classes d'âge. Sa déliquescence a provoqué une certaine « anomie » (p. 34). Mais « l'idée d'un processus échelonné continue d'influencer les représentations » (p. 470).

Tout homme appartenait à une classe *nthuki* comprenant les fils les plus âgés des hommes de la classe de deux rangs plus ancienne. Une fois circoncis, on était appelé à devenir guerrier, jeune père, Père du pays et adulte accompli. Quatre classes successives se partageaient ces échelons, selon leur ancienneté. Une nouvelle classe était instituée tous les 15 ans environ. Elle mettait à peu près 60 ans à compléter sa carrière. Les Accomplis étaient les géniteurs des jeunes pères et les Pères du pays, ceux des guerriers.

Confrontés à la force montante des fils non encore initiés des jeunes pères, les guerriers finissaient, à regret, par céder la place. Une cohorte de jeunes hommes sortait alors de l'enfance pour assumer le glorieux statut de guerrier. Le nouveau tandem de Pères du pays et de guerriers imprimait sa marque sur une tranche de l'histoire tribale. Les ex-guerriers fondaient des familles. Leurs pères devenaient des Accomplis. Membres d'une classe surannée et dépeuplée, les géniteurs des nouveaux Pères du pays se retrouvaient à la marge du système.

Le cheminement des filles était plus simple : jeune épouse/jeune mère, grande mère, femme accomplie. Identifiées d'abord à la *nthuki* de leurs frères, elles se joignaient bientôt à celle de leurs époux. Les grandes mères occupaient durant 15 ans l'avant-scène de la vie tribale au même titre que leurs fils guerriers et époux. Les femmes semblent avoir été mieux intégrées au système de classes d'âge que chez les autres peuples de la région.

En pays meru, les systèmes de classes d'âge n'étaient pas des « structures isolées » (p. 21) sans incidence sur la parenté. Ainsi, en se mariant, une sœur passait souvent à une classe plus ancienne que sa *nthuki* natale, celle de son frère. Le système de classes aurait

affirmé la prééminence du fils sur le neveu utérin (p. 219, 488). Mais la relation père-fils était elle-même atténuée. Par exemple, on pouvait être engendré par l'amant que la mère avait le droit de choisir parmi les pairs de son époux (p. 95). En outre, un garçon avait besoin d'un parrain pour son initiation (p. 220 et 245). L'oncle maternel lui-même réapparaît dans le système de classes d'âge : les hommes de même *nthuki* se disaient « époux de sœurs » (p. 184).

Des aspects majeurs de la logique inhérente à ces systèmes restent dans la pénombre. Une classe prenait la direction des affaires tribales lorsque s'affirmait sa paternité (initiation de ses fils). Au même moment s'effaçait la *nthuki* de ses pères. Or, en vertu de « l'identité des générations alternées », la classe des guerriers faisait « renaître » ses grands-pères (p. 175). Dès la circoncision de leurs petits-fils, ces vieillards devenaient donc de trop. Voilà pourquoi l'avant-garde d'une génération attendait longtemps son initiation. *Mutatis mutandis*, cela se vérifiait chez des peuples aussi divers que les Borana, Karimojong, Maasai et Nandi.

Une classe d'âge correspondait en vérité à une entité ayant des épouses en commun (tolérance à l'adultère) et engendrant solidairement une nouvelle génération d'individus. Auparavant, toute *nthuki* traversait une phase guerrière au cours de laquelle les prouesses individuelles se diluaient dans un destin qui, d'ores et déjà, se voulait collectif.

Références

BERNARDI B., 1959. *The Failing Prophet*. Londres, Oxford University Press for the International African Institute.

Robert Hazel
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7
Canada
roberth@ceci.ca

Ranajit GUHA, *Elementary Forms of Peasant Insurgency in Colonial India*. Durham et Londres, Duke University Press, 1999. xix + 361 p., tabl., gloss., bibliogr., index.

Voici un classique, un vrai. Depuis la parution de sa première édition (1983), il a durablement influencé tant les sciences sociales indiennes que la compréhension qu'on peut se faire des modalités *primitives* de contestation sociale. Il s'agit en effet du maître-livre de ce qu'il est convenu d'appeler l'« École des études subalternes ». L'inspiration provient de Gramsci, qui avait relevé que les groupes dominés (paysans, prolétaires, colonisés) n'étaient jamais assujettis aux dominants au point de se trouver démunis et sans outils de résistance. Il faut donc accorder de l'importance aux émeutes, violences « spontanées » et autres jacqueries qui parsèment l'histoire des sociétés paysannes, car non seulement elles sont le signe d'une réaction à la domination, mais surtout elles nous renseignent sur l'état d'esprit, les points d'ancrage de la culture dominée. Développant cette intuition, Guha requalifie les mouvements paysans et leur redonne un versant positif. D'autres chercheurs, principalement indiens, se sont joints à lui dans cette entreprise et ont publié une revue annuelle qui a fait grand bruit dans les milieux académiques, les *Subaltern Studies*, de 1982